

*Ce texte circule avec l'introduction suivante : « En 1967, Jacques Lacan tenait, dans le cadre des « Mardis du Vinatier » une conférence où il développait, à l'usage d'un public provincial, les grandes lignes de son enseignement. Il nous a paru intéressant, en introduction à un débat sur sa pensée, de publier ici un texte reconstitué à partir de l'enregistrement de cette conférence et de la discussion avec H. Maldiney qui lui fit suite. Reproduction, avec quelques blancs aujourd'hui inaudibles, de ce qui fut ce soir-là entendu ou que les auditeurs crurent saisir d'un discours spontané et associatif, ce texte ne saurait représenter un écrit lacanien inédit et n'engage donc ni Lacan ni Maldiney ».*

<sup>(5)</sup>Je ne pense pas vous livrer mon enseignement sous la forme d'un comprimé, ça me paraît difficile. On fera peut-être ça plus tard, c'est toujours comme ça que ça finit. Quand vous êtes disparu depuis suffisamment de temps, vous vous résumez en trois lignes dans les manuels. On ne sait pas de quoi d'ailleurs ; pour l'occasion, je ne peux pas prévoir dans quel manuel je serai inséré pour la raison que je ne prévois rien de l'avenir de ce à quoi se rapporte mon enseignement, c'est-à-dire la psychanalyse.

On ne sait pas ce qu'elle deviendra cette psychanalyse. Enfin, moi, je souhaite qu'elle devienne quelque chose. Il n'est pas sûr qu'elle en prenne le chemin. Alors, « PLACE, ORIGINE ET FIN DE MON ENSEIGNEMENT », voyez ça peut commencer à prendre un sens, un sens qui n'est pas seulement résumatif. Vous mettre dans le coup d'une chose qui est engagée, qui est en train, quelque chose de pas fini, qui ne finira probablement qu'avec moi si je ne suis atteint d'aucun de ces incidents fâcheux qui vous font se survivre à vous-même ; là encore, je vais vous dire que je n'en prends pas le chemin.

Alors, « PLACE », il faut bien commencer par le commencement, c'est fait comme une dissertation bien faite, il y a un début, un commencement, une fin. Au début, c'est justement pas l'origine, c'est la place. La place, il y en a peut-être deux ou trois ici qui ont une petite idée de mes ritournelles. La place, c'est un terme dont je me sers souvent parce que justement dans ce champ à propos duquel se tiennent mes discours ou <sup>(6)</sup>mon discours comme vous voudrez, il y a souvent des références à la place. Autrement dit, pour s'y retrouver dans ce champ, il convient d'avoir ce qu'on appelle dans d'autres domaines plus assurés une topologie, avoir une idée du comment c'est construit, le support sur quoi tout ça s'inscrit qui est en cause.

Je n'irai sûrement pas ce soir si loin simplement parce que comme je vous l'ai dit d'abord je ne peux absolument pas vous donner un petit comprimé de mon enseignement. Alors place, ça aura ainsi une toute autre portée. La place, ça peut avoir un tout autre sens que la topologie au sens de la structure enfin de savoir si une surface est une sphère ou bien si c'est un anneau. C'est pas du tout pareil ce qu'on peut faire avec. Mais il ne s'agit pas de cela. Simplement, je suis venu à cette place qui me met en posture d'enseigner puisqu'il s'agit d'enseignement. Eh bien cette place, elle est à inscrire au registre de ce qui est le sort commun : on occupe la place où un acte pousse comme ça de droite ou de gauche, de bric ou de brac. Il s'est trouvé des circonstances qui étaient telles que ce à quoi, à vrai dire, je ne me croyais pas du tout destiné, eh bien, il a fallu que j'en prenne la corde en main.

Tout s'est fait autour de ceci que la fonction du psychanalyste ça ne va pas de soi.

Ça ne va pas tout seul pour ce qui est de lui donner son statut, ses habitudes, ses références et justement à elle aussi sa place dans le monde.

Il y a les places dont j'ai parlé tout d'abord, les places topologiques, les places dans l'ordre de l'essence, il y a la place dans le monde. Ça s'acquiert du fait de la bousculade en général. Ça laisse de l'espoir en somme. Vous voyez que tous autant que vous êtes avec un

peu de chance vous devez toujours finir par occuper une certaine place. Ça ne va pas plus loin.

On est en un moment de ce qu'on pourrait appeler un moment de crise ; dans la psychanalyse, en France, le moment d'une mise en place d'un certain dispositif qui devrait régler dans l'avenir le statut des psychanalystes, tout ça accompagné de grandes promesses électorales.

Le statut des psychanalystes devait rapidement, si on suivait Monsieur untel, être accompagné de toutes sortes de sanctions, bénédictions officielles, et tout spécialement médicales. Rien d'ailleurs, comme il est ordinaire dans cette sorte de promesse, ne s'est réalisé. Néanmoins, il y a eu une certaine mise en place qui s'est réalisée, qui s'est trouvée à ce moment-là, pour des raisons extrêmement contingentes, ne pas convenir à tout le monde. Il y en a certains qui trouvaient que ce changement de coutume n'était pas ce qui leur convenait ; enfin, tant qu'on n'a pas mis les choses en place, il peut y avoir des tiraillements, ce qu'on appelle des conflits. Dans ce tohu-bohu, je me suis trouvé avec un certain nombre sur un radeau. Pendant dix années, ma foi, on a vécu avec les moyens du bord, enfin on n'était pas absolument sans ressources, on n'était pas quidam. Et là-dedans, il s'est trouvé que ce que j'avais à dire sur la psychanalyse a pris une certaine portée. C'est pas des choses qui se font toutes seules ; on peut parler de la psychanalyse comme il est très facile de vérifier qu'on en parle comme ça. Il est un peu moins facile d'en parler tous les huit jours en s'imposant comme discipline de ne <sup>(7)</sup>vraiment jamais répéter la même chose et de ne pas dire ce qui est déjà courant, quoique ce qui est déjà courant ne soit pas tout à fait essentiel à connaître, mais quand ce qui est déjà courant vous parait laisser un peu à désirer, pêcher par la base !

Il faut dire que la psychanalyse tout le monde croit avoir là-dessus une certaine idée, une idée suffisante. Il n'y a plus de problème, l'inconscient, eh bien, c'est l'inconscient, tout le monde sait maintenant qu'il y a un inconscient. Il n'y a plus d'objections, il n'y a plus d'obstacles. Mais qu'est-ce que c'est que cet inconscient ? On le connaît depuis toujours, bien sûr qu'il y a un tas de choses qui sont inconscientes et même que tout le monde en parle depuis beaucoup de temps dans la philosophie. Mais attention, cet inconscient, c'est un inconscient qui pense ferme enfin c'est fou ce que ça s'élucubre dans cet inconscient. Alors là, attention minute, c'est « des pensées », mais si c'est des pensées, ça ne peut pas être inconscient du moment que ça pense, ça pense que ça pense. La pensée c'est transparent à soi-même, on peut pas penser sans savoir qu'on pense. Tout ça, bien sûr maintenant n'a plus du tout de portée. Non pas, bien sûr, que personne se soit fait vraiment une idée de ce que cette objection a de réfutable. Elle apparaît futable, elle est irréfutable. C'est justement ça l'inconscient ; c'est un fait, un fait nouveau. Il faudra commencer à penser quelque chose qui rende compte de ceci qu'il peut y avoir des pensées inconscientes. Ça ne va pas de soi. En fait, personne ne s'est jamais vraiment attelé à ça qui est pourtant une question hautement philosophique.

Je vais tout de suite vous dire que c'est pas par ce bout là que j'ai pris les choses. Il se trouve que le bout par lequel j'ai pris les choses résout aisément cette objection, mais c'était même plus une objection parce que, je l'ai dit, tout le monde a déjà là-dessus sa religion faite.

L'inconscient eh bien voilà, c'est admis et puis beaucoup de choses encore qu'on croit avoir admis en paquet, en vrac, moyennant quoi tout le monde croit savoir ce que c'est que la psychanalyse. L'embêtant, c'est que c'est seulement les psychanalystes qui eux ne le savent pas. Non seulement, ils ne le savent pas, mais jusqu'à un certain point, c'est tout à

fait justifié qu'ils ne le savent pas, car c'est précisément de ça qu'il s'agit. S'ils croyaient le savoir, tout de suite comme ça, ce serait grave et puis il n'y aurait plus de psychanalyse du tout, puisqu'en fin de compte tout le monde est d'accord, c'est une affaire classée. Pour les psychanalystes, ça ne peut pas l'être.

Alors il y a deux façons de procéder, ça commence à devenir intéressant. Il y a deux façons de procéder dans ces cas-là.

Essayer d'aller au plus près dans le vent, et de mettre ça en question. Une opération, une expérience, une technique à propos de quoi les techniciens sont forcés de donner leur langue au chat sur ce qui est de plus central, de plus essentiel. Ça serait pas mal de voir ça hein ! Ça pourrait éveiller bien des sympathies parce qu'il y a quand même des tas de choses de notre sort commun qui sont de cette espèce là. C'est même précisément les choses dont s'occupe la psychanalyse.

Seulement voilà, le sort a fait que les psychanalystes ont toujours adopté une attitude opposée. Ils ne disent pas absolument qu'ils <sup>(8)</sup>savent, mais ils le laissent entendre, d'en savoir un bout, là-dessus motus, ça se règle entre nous. On entre dans ce champ de savoir par une expérience unique qui consiste tout simplement à se faire psychanalyser, après quoi on peut parler. On peut parler, ça ne veut pas dire qu'on parle. On pourrait. On pourrait si on voulait et on voudrait bien si on parlait à des gens comme vous qui savent, mais alors à quoi bon ? Donc on se tait aussi bien avec ceux qui savent qu'avec ceux qui ne savent pas ; car ceux qui ne savent pas ne peuvent pas savoir.

Néanmoins, cette attitude quoique après tout elle soit tenable, la preuve c'est qu'on la tient, n'est pas du goût de tout le monde. Or le psychanalyste a une faiblesse comme ça quelque part, c'est une très grande faiblesse. Jusqu'ici il n'y en a pas. Ça peut vous paraître comique tout ce que j'ai dit, mais ce n'est pas des faiblesses, c'est cohérent.

Sa faiblesse, son penchant, c'est quelque chose dans quoi il sait bien qu'il faudrait se garder de tomber. Bien sûr dans la pratique quotidienne, on se tient à carreau mais il y a tout de même quelque chose quelque part qui fait changer d'attitude et c'est en quoi il commence à devenir incohérent.

Pris au collectif, enfin non pas le psychanalyste, mais des psychanalystes quand il y en a une foule, une tripotée, là ils veulent qu'on sache qu'ils sont là pour le bien de tous.

Ils font très attention quand même à ne pas avoir cette faiblesse d'aller trop vite au bien du singulier, celui-à-qui ils ont affaire parce qu'ils savent très bien et ça, c'est heureusement une des choses qui sont acquises par leur expérience que c'est pas comme ça en voulant le bien des gens qu'on y arrive, la plupart du temps, c'est même le contraire. C'est une idée tout de même qui est pour eux acquise. Il s'en faut qu'en dehors de la psychanalyse ils soient de véritables propagandistes. Alors que ça serait salubre si plus de gens savaient ça : que ce n'est pas en voulant trop de bien à son prochain qu'on lui en fait. Ça pourrait servir.

Non les psychanalystes comme ça en tant que corps représenté veulent absolument être du bon côté du manche et alors pour le faire valoir il faut qu'ils montrent que ce qu'ils font, ce qu'ils disent, ça s'est déjà trouvé quelque part, ça s'est déjà dit, ça se rencontre.

Dans d'autres sciences, on arrive au même carrefour et on dit quelque chose d'analogue ; on a déjà pensé à ça.

Alors cet inconscient justement on le rapporte à de vieux échos, on efface la frontière, la limite qui ferait qu'on verrait que l'inconscient freudien ça n'a absolument rien à faire avec ce qu'on a appelé inconscient. On s'est servi de ce mot là mais ce n'est pas ce qui est caractéristique, l'inconscient qu'il soit inconscient. Ce n'est pas une caractéristique négative. Il y a une foule de choses dont je ne suis pas conscient dans mon corps. Ça ne fait absolument pas partie de l'inconscient freudien. C'est pas parce que le corps est de temps en temps intéressé que ça veut dire que c'est ce qui est le fonctionnement inconscient du corps qui est en cause dans l'inconscient freudien.

Enfin, je donne ça comme exemple parce que je ne veux pas trop déborder n'est-ce pas. Je veux simplement dire aussi qu'ils iront même <sup>(9)</sup>jusqu'à faire croire que quand ils parlent de sexualité, c'est de la même chose que ce dont parlent les biologistes – absolument pas. Enfin, c'est le boniment.

Depuis Freud, l'équipe psychanalytique fait sa propagande dans le style que dit très bien le mot boniment. Il y a le bon, le bien dont je vous parlais tout à l'heure et c'est devenu vraiment une seconde nature. Les psychanalystes, quand ils sont entre eux, les problèmes qui sont vraiment en jeu, qui s'agitent et qui peuvent provoquer même entre eux de sérieux conflits, ce sont des problèmes pour ceux qui savent justement. Mais à ceux qui ne savent pas, il est reçu, ça fait partie du style psychanalytique, qu'on raconte des choses qui sont destinées à faire pour eux chemin, accès, petite marche... ça peut se soutenir. Ça n'est plus du tout dans le champ de ce qu'on peut appeler le cohérent, mais après tout, nous connaissons beaucoup de choses au monde qui vivent sur ces bases là. Ça fait partie de ce qui s'est toujours fait dans un certain registre, ce que je n'ai pas appelé pour rien tout à l'heure propagande. Le terme propagande a une origine tout à fait précise dans l'histoire et dans la structure sociologique. L'origine, c'est *propaganda fide* c'est le terme même. C'est quelque part à Rome dans un bâtiment qu'on peut très bien voir où tout le monde peut faire ses entrées et ses sorties. Donc, ça se fait et ça s'est toujours fait. La question est de savoir si ça peut se faire pour ce qui est de la psychanalyse ou si c'est tenable.

Au premier abord, la psychanalyse est-elle purement et simplement une thérapeutique, un médicament, un emplâtre, une poudre de perlimpinpin ? Tout ça qui guérit. Pourquoi pas ?

Seulement, la psychanalyse, ça n'est absolument pas ça. Il faut d'ailleurs avouer que si c'était ça, on se demande vraiment pourquoi ça serait ça qu'on s'imposerait car c'est vraiment de tous les emplâtres un des plus fastidieux à supporter. Car, malgré tout, si les gens s'engagent dans cette affaire infernale qui consiste à venir voir un type trois fois par semaine pendant des années, c'est tout de même que ça a en soi un certain intérêt.

Il ne suffit pas de manier des mots qu'on ne comprend pas, comme transfert, pour expliquer que ça dure. Mais nous sommes seulement à la porte des choses. Je suis bien forcé de commencer par le commencement, de ne pas faire moi aussi un boniment qui consisterait à faire comme si je croyais que vous saviez quelque chose concernant la psychanalyse. J'étais bien forcé de mettre au début un certain nombre d'évidences. Tout ce que je dis là, ce n'est pas nouveau ; non seulement ce n'est pas nouveau, mais ça crève les yeux. Tout le monde s'aperçoit très bien que tout ce qui se raconte en fait d'explications *ad usum* du public concernant la psychanalyse, c'est du boniment. Personne ne peut douter parce qu'après tout enfin, au bout d'un certain temps, le boniment ça se reconnaît. Eh bien, le curieux voyez-vous, c'est que nous sommes en 1967 et qu'une chose qui a commencé au début du siècle en gros, mettons même si vous voulez en poussant les choses un peu plus loin, quatre ou cinq ans avant, si on veut vraiment appeler psychanalyse ce que Freud faisait

quand il était seul, eh bien, qu'elle est toujours là la psychanalyse bon pied, bon œil à travers tous ses boniments et même qu'elle jouit d'une espèce comme ça de respect, de prestige, d'effet de prestance tout à fait singulier si l'on songe quand même à ce que c'est que les exigences de l'esprit scientifique. De temps en temps, ceux qui sont des scientifiques sont agacés, protestent, haussent <sup>(10)</sup>les épaules. Mais quand même il reste quelque chose au point que les gens qui peuvent porter les appréciations les plus désagréables à d'autres moments invoqueront tel ou tel fait, voire tel ou tel principe au même précepte de la psychanalyse, citerons un psychanalyste, invoqueront l'acquis d'une certaine expérience comme étant l'expérience psychanalytique.

C'est quand même quelque chose qui donne à réfléchir. Il y en a eu beaucoup de boniments à travers l'histoire, mais enfin, à regarder de bien près, il n'y en a pas qui ont eu une telle survie si l'on peut dire. Ça doit bien répondre quand même à quelque chose, à quelque chose que la psychanalyse garde en soi, qui fait justement ce poids, cette dignité, une chose qu'elle garde bien à elle dans une position que j'ai appelée quelque fois même du nom qu'elle mérite « extra-territoriale ».

Ça vaut la peine qu'on s'y arrête.

En tout cas, c'est une porte d'entrée à la question que je pose, que j'essaie d'introduire ici.

En fait, il y a tout de même des gens qui ne savent pas du tout ce que c'est que la psychanalyse, qui n'en sont pas, mais qui en ont entendu parler, entendu parler si mal de temps en temps qu'ils s'en servent eux aussi quand il s'agit d'une certaine façon d'opérer du terme de psychanalyse. Il vous pondront un bouquin comme ça, « Psychanalyse de l'Alsace-Lorraine » par exemple ou « du Marché Commun », ça se rapporte à quelque chose.

Vraiment là, c'est le pas introductif, mais qui peut s'énoncer très bien et très clairement et sans plus de référence au mystère qu'il ne convient quand on emploie certains mots, des mots qui portent en eux-mêmes leur effet choc, qui font sens. Il faut se secouer après les avoir entendu et commencer à poser des questions. Qu'est-ce que c'est un mot comme la vérité ? Eh bien, c'est un de ces mots là. Au premier abord, ça ne fait absolument pas de doute, tout le monde sent que ça veut dire quelque chose de bien à part surtout que dans ce cas cette vérité est en quelque sorte armée, articulée, à un mode de représentation qui donne son style et qui fait justement l'emploi secondaire si je puis dire de ce mot psychanalyse.

La vérité dont il s'agit exactement comme dans l'image mythique qui la représente, c'est que c'est quelque chose de caché dans la nature et puis que ça sort naturellement. Vous voyez l'image naturellement : ça sort du puits. « Ça sort » mais ce n'est pas assez : « ça dit ». Ça dit des choses et des choses qu'on n'attendait pas généralement ; ce qu'on entend quand on dit nous savons enfin la vérité sur cette affaire : il y a quelqu'un qui a commencé à se mettre à table. Quand on parle de psychanalyse, je veux dire quand on se réfère à ce quelque chose qui fait son poids, c'est de ça qu'il s'agit et bien entendu avec l'effet corrélatif, celui qui convient, qui est ce que l'on appelle l'effet de surprise.

Il y a un élève, un jour quand il était saoul. Ça lui arrive tout le temps depuis quelque temps – , à propos comme ça des faits de chaque jour – parce que de temps en temps il y a des choses qui se mettent en croix comme on dit – a commencé à me dire que j'étais un type dans le genre de Jésus-Christ. Il se foutait de ma gueule, n'est-ce pas bien sûr, ça va de soi. Je n'ai pas le moindre rapport, bien sûr, avec cette incarnation, je <sup>(11)</sup>suis plutôt un type

dans le genre de Ponce Pilate. Ponce Pilate, il n'a pas eu de chance, moi non plus, il a dit cette chose qui est vraiment courante et facile à dire : qu'est-ce que la vérité ? Il n'a pas eu de chance. Il a posé la question à la vérité elle-même. Ça lui a fait toutes sortes d'ennuis, il n'a pas bonne réputation.

Il y a quelqu'un que j'aime beaucoup. C'est un faible, je suis pas du tout thala, mais j'aime Claudel. Claudel a fait une petite rallonge de vie à Ponce Pilate. Comme vraiment, il a toujours un incroyable génie divinatoire, j'imagine que pour avoir posé la question de la vérité justement là où il ne fallait pas, à la vérité elle-même quand Ponce Pilate se baladait dans la suite, chaque fois qu'il passait devant ce qu'on appelle, dans le langage claudelien, bien sûr, une idole – comme si c'était une chose répugnante une idole – Pouah ! chaque fois qu'il passait devant une idole Pouf ! le ventre de l'idole s'ouvrait et l'on voyait qu'elle n'était qu'une tirelire.

Eh bien, c'est à peu près ce qui m'arrive. Vous ne pouvez pas savoir l'effet que je fais aux idoles psychanalytiques.

Reprenons. C'est évident qu'il faut aller dans ces choses pas à pas et prendre le premier temps comme ça, le temps de la vérité parce que après ça ce qui est dit de la vérité ou ce qu'on croit qu'elle dit, depuis le temps qu'elle parle la psychanalyse, naturellement, ça n'épate plus personne.

Quand une chose a été dite et redite un certain nombre de fois, ça passe dans la conscience commune. Comme disait Max Jacob et comme je me suis plié à le reproduire à la fin d'un de mes *Écrits* : « Le vrai est toujours neuf » et pour être vrai, il faut qu'il soit neuf.

Alors évidemment, il faut croire que la vérité ne le dit pas tout à fait de la même façon, que le discours commun le répète et puis il y a des choses qui ont changé. La vérité psychanalytique, c'est qu'il y avait quelque chose de bougrement important à la base dans tout ce qui se tramait en fait d'interprétations de la vérité qui était la vie sexuelle.

Enfin, c'est vrai ou c'est pas vrai ?

Si c'est vrai, il faut savoir si c'était seulement parce qu'on était encore en pleine période victorienne, la sexualité serait le poids dans la vie de chacun, le poids qu'elle a maintenant dans la vie de tous. Il y a quand même quelque chose de changé et, à la vérité, je ne crois pas que la psychanalyse y soit pour grand chose. Quand même, la sexualité c'est quelque chose de beaucoup plus public ; enfin maintenant que si la psychanalyse y est pour quelque chose, c'est précisément ce que je suis en train de dire, à savoir que ce n'est pas vraiment la psychanalyse.

Pour l'instant, la référence à la sexualité ce n'est pas du tout ça en soi qui peut constituer cette révélation du caché. La sexualité, c'est toutes sortes de choses, les journaux, les habillements, la façon dont on se conduit, la façon dont les garçons et les filles font ça, un beau jour en plein vent sur le marché enfin « sa vie sexuelle » il faudrait écrire ça avec une orthographe particulière. Je vous conseille beaucoup l'exercice qui consiste à essayer de transformer les façons dont on écrit <sup>(12)</sup>les choses « ça visse exuelle ». Voilà où nous en sommes. C'est un exercice qui est assez révélateur et puis c'est à l'ordre du jour. Enfin là, pour allécher les gens tout à fait friands, ceux qui sont pour l'instant en train d'entendre comme des échecs qu'on aurait tout foutu en l'air dans la linguistique, Monsieur Derrida a inventé la *Grammatologie*. Il faut lui donner des applications ; essayez de jouer avec

l'orthographe, vous verrez, c'est une certaine façon de traiter l'équivoque, mais qui n'est pas du tout...

Vous verrez, ça peut aller loin si vous écrivez la formule « ça visse exuelle » ça éclairera certaines choses, ça pourra en tout cas faire venir une petite étincelle dans les esprits.

Le fait que « ça visse » si bien « exuelle » fait qu'évidemment il y a un grand désarroi sur le sujet dans la vérité psychanalytique.

Ça les psychanalystes y ont été très sensibles, je dois dire, c'est pour ça qu'ils s'occupent d'autres choses et que vous n'entendrez plus jamais maintenant parler de sexualité dans les cercles psychanalytiques. Et puis, quand vous ouvrez les revues de psychanalyse, ce sont les plus chastes qui soient. On ne raconte plus les histoires de baisages comme ça. C'est bon pour les journaux quotidiens. On s'occupe de choses alors là qui vont loin dans le domaine de la morale, d'instinct de vie. Ah, soyons fortement instinctuels de vie, méfions-nous de l'instinct de mort.

Voyez, là nous entrons dans la grande représentation, dans la mythologie supérieure.

Il y a des gens qui croient vraiment qu'ils tirent les leviers de tout ça, qui nous parlent de ça comme si c'était des objets de manipulation courante et puis alors il s'agit d'obtenir entre les uns et les autres le bon équilibre : tangences, intersection juste... et puis avec la grande économie de force... et puis, vous savez quel est le but dernier ?

Obtenir au milieu de tout ça de ces savantes instances qui en découlent ce qu'on appelle de ce grand nom du « moi », du fort « moi ».

On y arrive, on fait de bons employés ; c'est ça le moi fort ! Évidemment, il faut avoir un moi résistant pour être un bon employé. On fait ça à tous les niveaux, au niveau des patients et puis au niveau des psychanalystes, des bons employés.

Tout de même, on peut se demander si c'est ça ! L'idéal d'une fin de cure psychanalytique, c'est qu'un Monsieur gagne un peu plus d'argent qu'avant et qu'il s'adjoigne dans l'ordre de sa vie sexuelle précisément, à l'aide modérée qu'il demande à sa compagne conjugale, celle de sa secrétaire. C'est en général ce qui est considéré comme une très bonne issue. Quand un type avait un peu des embêtements sur ce sujet jusque là soit que ce fut simplement une vie d'enfer ou bien quelques unes de ces petites inhibitions qui peuvent vous arriver à divers niveaux, bureau, travail et puis quoi même au lit pourquoi pas ?

Quand tout ça est levé, que le moi est fort et tranquille et que comme on dit la fesse a passé son petit traité de paix avec le surmoi et que le ça ne gratouille plus à l'excès eh bien ça va. La <sup>(13)</sup>sexualité là-dedans est tout à fait secondaire. Il y a même, mon cher ami Alexander – car c'était un ami hein celui-là, Alexander il n'était pas bête, mais comme il vivait aux Amériques, il répondait à la commande – il a même dit qu'en somme la sexualité c'était à considérer comme une activité de surplus, vous comprenez quand on avait tout bien fait régulièrement payé ses impôts, alors ce qu'il y avait en plus, c'était la part du sexuel. Il doit y avoir maldonne vous comprenez pour que ça en arrive là. On ne s'expliquerait vraiment pas cet énorme frayage théorique qui a été nécessaire pour que la psychanalyse s'installe et même prenne décentement ses quartiers dans le monde, inaugure cette extravagante mode thérapeutique.

Pourquoi tant de discours si c'est pour en arriver là. Il doit y avoir tout de même quelque chose qui ne va pas. Peut-être qu'il faudrait chercher autre chose. On pourrait d'abord se demander ceci qu'il devrait y avoir une raison pour qu'une fois – si ce n'est qu'une fois, mais justement ce n'est pas une fois – pour qu'une fois la sexualité ait pris la fonction de la vérité. Après tout, ce n'est pas une chose si irrecevable que ça la sexualité. Et puis, si elle l'a pris une fois, elle la garde.

Et ce dont il s'agit est vraiment à la portée de la main en tout cas du psychanalyste qui nous en témoigne quand il parle de quelque chose de sérieux et non pas de ses résultats thérapeutiques. Ce qui est à la portée de la main, c'est ceci que la sexualité fait trou dans la vérité.

C'est que c'est justement le terrain si je puis dire où on ne sait pas sur quel pied danser à propos de ce qui est vrai. Et dans ce qui est rapport sexuel, la question de ce qu'on fait vraiment – je ne dirai pas quant on dit à quelqu'un « je t'aime » parce que tout le monde sait que c'est un propos de Jean foutre – mais quand on a avec ce quelqu'un un lien sexuel quand ça a une suite, quand ça prend la forme de ce qu'on appelle un acte ; un acte, ce n'est pas simplement quelque chose qui vous sort comme ça, comme dit trop volontiers et trop souvent la théorie analytique une décharge motrice, même si on arrive à l'aide d'un certain nombre d'artifices, de frayages divers ou même de l'établissement d'une certaine promiscuité, à faire de l'acte sexuel quelque chose qui dit-on n'a pas plus d'importance que de boire un verre d'eau.

Ce n'est pas vrai et on s'en aperçoit vite parce qu'il vous arrive justement de boire un verre d'eau et puis après ça d'avoir la colique – ça ne va pas tout seul pour des raisons qui tiennent à l'essence de la chose c'est-à-dire pour ceci qu'on se demande si dans cette relation soit pour un homme par exemple, on est vraiment un homme ou l'autre là – pour moi – une femme si c'est vraiment une femme. Ce n'est pas seulement la partenaire qui se le demande, c'est chacun, soi-même, qui se le demande et puis ça compte, ça compte pour tout le monde et puis ça compte tout de suite. Alors, quand je parle d'un trou, dans la vérité naturellement ce n'est pas là une métaphore grossière, un trou au veston, c'est cet aspect négatif qui apparaît dans ce qui est du sexuel, justement de son inaptitude à s'avérer, c'est de ça qu'il s'agit dans une psychanalyse.

Alors évidemment, de deux choses l'une, on ne peut pas en <sup>(14)</sup> rester là, ou bien, c'est à partir d'une question comme celle-là qui est vraiment actuelle, présente pour tous qu'on peut faire sentir le renouvellement du sens de ce que depuis l'origine Freud a appelé...

Par définition, on ne peut pas en rester là si on commence à emmancher les choses comme ça, les termes de Freud se raniment, y prennent une autre portée. On s'aperçoit même alors de leur portée littéraire, c'est dire à quel point ils conviennent comme lettre à la manipulation de ce dont il s'agit et l'idéal est justement de pousser les choses si loin que mon Dieu, après tout, j'ai commencé de les pousser. Je les ai poussés, les littéraires, jusqu'à leurs derniers termes, à savoir à ce qu'on arrive à faire du langage quand on veut éviter les équivoques, c'est-à-dire à le réduire au littéral, aux petites lettres de l'algèbre.

Ceci nous mène tout de suite à mon second chapitre : l'origine de mon enseignement.

Alors, voyez-vous ici, c'est le contraire de tout à l'heure. Je vous ai dit que la place c'était l'accident, en fin de compte, j'étais poussé là justement dans le trou dont on parle où personne ne veut basculer.



Si je me bagarre sérieusement, c'est bien qu'une fois que c'est commencé on ne peut pas s'arrêter comme ça.

Maintenant sur le sujet de l'origine, eh bien, ça ne voudra sûrement pas dire ce que ça peut comme ça vous suggérer à l'oreille.

D'abord savoir justement à quel moment et pourquoi ça a commencé ; je ne suis pas en train de vous parler de ce qu'on appelle noblement dans les thèses de Sorbonne ou d'autres facultés des lettres les origines de ma pensée ni même de ma pratique. Quelqu'un de bien intentionné voulait que je vous parle de Monsieur de Clérambault, mais je ne vous en parlerai pas parce que vraiment ça ne va pas.

Clérambault m'a apporté des choses, m'a appris simplement à voir ce que j'avais devant moi : un fou. Il m'a appris comme il convient à un psychiatre en interposant entre ça un fou – tout ce qu'il y a de plus inquiétant au monde en fin de compte, parce qu'on interpose toujours quand on est un psychiatre – une très jolie petite théorie dans ce cas là : le mécanisme. Alors on a en face de soi quelque chose de tout ce qu'il y a de plus inquiétant : un type qui a ce qu'il appelait automatisme mental, c'est-à-dire un type qui ne peut pas faire un geste sans qu'il soit commandé, sans qu'on lui dise « il est en train de faire ça le petit coquin ». Si vraiment vous n'êtes pas psychiatre, un type qui vient vous raconter un truc pareil si vous avez simplement une attitude que nous appellerons comme ça humaine, inter-subjective, sympathique, ça doit vous foutre sacrément froid quelque part ; quand même un type qui vit comme ça, qui ne peut pas faire un geste sans qu'on dise : « tient, il tend le bras, quel con » : c'est tout de même une chose fabuleuse, mais si vous avez décrété que c'est par l'effet d'une espèce d'effet mécanique quelque part, d'une chose que d'ailleurs personne n'a jamais vu, qui vous chatouille la circonvolution, vous voyez comme vous redevenez tranquille. Alors Clérambault m'a évidemment beaucoup instruit sur ce qu'il en est du statut du psychiatre. Enfin, naturellement, j'en ai gardé la leçon, mais beaucoup de gens s'en sont aperçus depuis et l'ont exprimé à peu près dans les mêmes termes ; mais tout cela ne veut pas dire que ça n'a pas <sup>(15)</sup>toujours son prix quand quelqu'un reçoit ça de son chef. Ceci dit, il les voyait très bien car avec tout ça, il n'en restait pas moins qu'avant Clérambault personne ne s'était aperçu de la nature de cet automatisme mental comme il l'appelait ; pourquoi, hein, si ce n'est parce qu'ils faisaient des voiles encore plus épais, ils arrivaient à mettre tellement de facultés des lettres entre eux et leurs fous qu'ils ne voyaient même pas les phénomènes.

Et encore actuellement on pourrait en voir plus, on pourrait décrire d'une façon complètement différente l'hallucination, il suffirait qu'on soit vraiment psychanalyste mais on ne l'est pas. On ne l'est pas exactement dans la mesure où en étant psychanalyste on reste à cette noble distance de ce qu'on appelle encore même quand on est psychanalyste le malade mental. Enfin, laissons pour ce qui est de l'origine de mon enseignement eh bien, on ne peut pas en parler plus que d'aucune autre question des origines.

L'origine de mon enseignement, c'est bien simple, elle est là depuis toujours, puisque le temps est né avec lui, avec ce dont il s'agit parce que mon enseignement c'est tout simplement le langage, absolument rien d'autre.

Comme probablement pour la plus grande part d'entre vous, c'est la première fois qu'une idée pareille vous tombe dans l'oreille sous cette incidence là, que je pense qu'il y en a quand même un bon nombre ici qui ne sont pas encore entrés au siècle des Lumières. Il est probable qu'un bon nombre ici croient que le langage c'est une superstructure. Même Monsieur Staline ne le croyait pas. Il s'est quand même bien rendu compte que ça pouvait

aller mal si on commençait comme ça, ça pouvait aller mal parce que, bien sûr, dans un pays que j'oserais dire avancé – je n'aurai probablement pas le temps de vous dire pourquoi – ça pouvait avoir des conséquences. C'est très rare qu'une chose qui se fait à l'Université puisse avoir des conséquences puisque l'Université est faite pour que la pensée n'ait jamais de conséquences. Enfin, quand on a pris le mors aux dents comme ça, comme c'était arrivé quelque part en 1917, ça aurait pu avoir des conséquences que Monsieur... déclare que le langage était une superstructure. On aurait pu se mettre par exemple à changer le Russe. Minute papillon, là le père Staline a senti que ça allait barder si on faisait ça. Vous voyez ça sous quelle forme de confusion on allait entrer. « Ne dites pas un mot de plus là-dessus ; le langage n'est pas une superstructure » ; en quoi il est d'accord avec Monsieur Heidegger : « l'homme habite le langage ». Ce que Heidegger veut dire en disant ça, ce n'est pas de ça dont je vais vous parler ce soir, mais vous voyez je suis forcé de faire le balayage devant le monument.

« L'homme habite le langage », même extrait du texte de Heidegger, ça parle tout seul, ça veut dire que le langage est là avant lui, ce qui est évident. Non seulement l'homme naît dans le langage, exactement comme il naît au monde, mais il naît par le langage. Il faut quand même désigner là l'origine de ce dont il s'agit à savoir que personne n'a jamais semblé avant moi accorder la moindre importance au fait que dans les premiers bouquins de Freud, les bouquins fondamentaux, celui sur les rêves, celui sur ce qu'on appelle la psychopathologie de la vie quotidienne, on trouve ce facteur commun issu des trébuchements de parole, des trous dans le discours, des jeux de mots et des calembours et des équivoques. C'est tout cela qui vient à l'appui des premières interprétations et des découvertes inaugurales de ce dont il s'agit dans l'expérience <sup>(16)</sup> psychanalytique, le champ qu'elle détermine. Et pour le rêve qui est venu le premier, c'est exactement pareil, ouvrez-le à n'importe quelle page, vous n'y verrez parler que d'affaires de mots ; vous en verrez parler d'une façon telle que vous vous apercevrez que dans Freud il y a écrit en toutes lettres exactement les lois de structures que Monsieur Saussure a diffusé à travers le monde, n'en étant pas d'ailleurs le premier inventeur mais dont il a été l'ardent transmetteur pour constituer ce qui se fait actuellement de plus solide sous le terme, sous la rubrique de linguistique. Un rêve dans Freud, ça n'est pas une nature qui rêve, un archétype qui s'agite, une matrice du monde, un rêve divin, le cœur de l'âme.

Quand Freud parle de ce point, il s'agit d'un certain nœud, d'un réseau associatif de formes verbales analysées et se recoupant comme telles non pas parce qu'elle signifient mais par une espèce d'homonymie. C'est quand un même mot se rencontre à trois croisements d'idées qui viennent au sujet que vous vous apercevrez que ce qui est important c'est ce mot-là, ce n'est pas autre chose. C'est quand vous avez trouvé le mot qui a le plus de fils de ce mycélium qui se concentrent autour de lui que vous savez que c'est là le centre de gravité caché du désir dont il s'agit. C'est l'endroit pour tout dire, ce point dont je parlais tout à l'heure, ce point noyau, c'est là où le discours fait trou.

Si je me livre à cette prosopopée, c'est simplement pour rendre sensible pour ceux qui ne l'auraient pas encore entendu ce que je dis.

Quand je m'exprime dans ces termes, c'est pour essayer de redonner sa vraie fonction à tout ce qui se structure sous l'égide freudienne, que l'inconscient est structuré comme un langage alors ça commence déjà à nous permettre d'entrevoir un pas.

C'est parce qu'il y a du langage comme chacun peut s'en aviser qu'il y a de la vérité.

Tout ce qui se manifeste comme pulsation vivante comme ça, au nom de quoi, en quoi ce qui peut se passer à un niveau aussi végétatif que vous voudrez ou au niveau le plus élaboré dans le gestuel, pourquoi quoique ce soit serait-il plus vrai que le reste. La discussion de la vérité, elle peut être nulle part tant qu'il s'agit de la bagarre biologique – une parade même si nous y introduisons cette dimension que c'est pour tromper l'adversaire, qu'est-ce que ça ajoute ? Elle est aussi vraie que n'importe quoi d'autre puisque justement ce qu'il s'agit d'obtenir c'est un résultat réel, à savoir que l'autre soit coïncé. La vérité, ça commence à s'installer uniquement à partir du moment où il y a du langage. S'il n'y avait pas de langage dans la conscience, si l'inconscient n'était pas langage, il n'y aurait aucune espèce de privilège, d'intérêt à ce qu'on peut appeler au sens freudien l'inconscient. D'abord, parce qu'il n'y aurait pas d'inconscient au sens freudien. Il y aurait de l'inconscient eh bien oui, l'inconscient, c'est très bien, parlons-en. Ça aussi, c'est de l'inconscient cette table – oui, ce sont des choses qu'on a tout à fait en somme oublié à partir d'une certaine perspective qui est la perspective dite évolutionniste. C'est celle qui a trouvé tout naturel de dire que l'échelle minérale ça aboutit tout naturellement à une espèce de pointe supérieure où nous voyons vraiment <sup>(17)</sup> jouer la conscience comme si la conscience tenait dans ce que je viens d'évoquer – son relief. S'il ne s'agit de penser la conscience que sous la forme de quelque chose qui donne à des êtres particulièrement évolués la possibilité de refléter quelque chose du monde en quoi, comme l'ont très bien fait remarquer tous ces gens qu'on a appelé de divers termes péjoratifs des idéalistes, enfin en quoi est-ce qu'il y a le moindre privilège à l'endroit de cette fonction de connaître parmi toutes les autres qui sont attenantes à l'espèce biologique comme telle. Ce que je voudrais vous faire remarquer, c'est que quand même nous ne sommes pas dépourvus de termes sérieux pour faire la comparaison. Nous avons une science qui est organisée sur des bases qui ne sont pas du tout celles que vous croyez. C'est pas parce que c'est une genèse, notre science, c'est pas dans la pulsation de la nature que nous sommes rentrés, non, nous avons fait jouer des petites lettres, des petits chiffres et puis avec ces petites lettres et ces petits chiffres, c'est avec eux que nous construisons des machines qui marchent, qui volent, qui se déplacent dans le monde, qui vont très loin. Ça n'a plus, absolument plus rien à faire avec ce qu'on a pu rêver sous le registre de la connaissance. C'est une chose qui a son organisation propre et l'organisation de ce qui finit par en sortir comme étant son essence même, à savoir nos fameux petits ordinateurs de diverses espèces, électroniques ou pas. C'est ça l'organisation de la science. Bien sûr, naturellement, ça ne marche pas tout seul, mais c'est quand même ça ce que je peux vous faire remarquer, c'est qu'il n'y a pour l'instant et jusqu'à nouvel ordre, aucun moyen de faire un pont, précisément entre les formes les plus évoluées des organes d'un organisme vivant et cette organisation de la science. Pourtant, ce n'est pas tout à fait sans rapport. Là aussi, il y a des lignes, des tubes, des connexions, mais c'est tellement plus riche que tout ce que nous avons pu encore construire comme machine, un cerveau humain. Pourquoi ne se poserait-on pas la question de savoir pourquoi est-ce que ça ne fonctionne pas de la même façon.

Pourquoi est-ce que nous aussi nous ne faisons pas en vingt secondes trois milliards d'opérations, d'additions, de multiplications et autres opérations usuelles comme le fait la machine. Nous avons encore beaucoup plus de choses qui convoient dans notre cerveau. Chose curieuse, ça fonctionne quelques fois comme ça un court instant, sur l'ensemble de ce que nous pouvons constater, c'est chez les débiles. Nous trouvons ce qui est bien connu les débiles calculateurs. Ils calculent eux comme des machines. Ça suggère peut-être autre chose, à savoir que peut-être tout ce qui est de l'ordre de notre pensée est quelque chose qui est comme la prise d'un certain nombre d'effets, des effets de langage que, comme tels, ce sont ceux sur lesquels nous pouvons opérer ; je veux dire que nous pouvons construire des machines qui en sont en quelque sorte l'équivalent, mais dans un registre évidemment plus court que ce que nous pourrions attendre d'un rendement comparable s'il s'agissait

vraiment d'un cerveau qui fonctionne de la même façon. Tout ça simplement, non pas pour appuyer quoi que ce soit là-dessus de ferme, mais pour vous suggérer une certaine prudence qui est particulièrement valable là où justement la fonction pourrait paraître se faire dans ce qu'on appelle « parallélisme ». Non pas, bien entendu, pour réfuter le fameux parallélisme psycho-physique qui est comme chacun sait bien une foutaise depuis bien longtemps démontrée, mais pour suggérer que ce n'est pas entre le physique et le psychique que la coupure serait à faire, mais entre « le psychique » et « le logique ».

<sup>(18)</sup> Quand on en est arrivé là, on voit quand même un petit peu ce que je veux dire quand je dis que mettre en question ce qu'il en est du langage est quelque chose qui paraît indispensable à éclairer des premiers abords de ce dont il s'agit quant à la fonction de l'inconscient. Car, c'est peut-être bien vrai que l'inconscient ne fonctionne pas selon la même logique que la pensée consciente. Il s'agit, dans ce cas-là, de savoir laquelle, à savoir comment ça fonctionne – non pas moins logiquement – ce n'est pas une prélogique, non, c'est une logique plus souple, une logique plus faible comme on dit chez les logiciens. Mais il ne faut pas se tromper « plus faible » ça indique la présence ou l'absence de certaines corrélations fondamentales sur lesquelles s'édifie la tolérance de cette logique ; mais une logique plus faible, ce n'est pas du tout moins intéressant qu'une logique plus forte, c'est même beaucoup plus intéressant parce que c'est beaucoup plus difficile à faire tenir, mais ça tient quand même. Cette logique, on peut s'y intéresser, ça peut même être expressément notre objet de nous y intéresser à nous, psychanalystes, enfin si tant est (tentés) qu'il y en ait.

Il faut que vous pensiez un petit peu à tout ça comme ça grossièrement, l'appareil langagier qui est là quelque part sur le cerveau comme une araignée – c'est lui qui a la prise ; ça peut vous choquer, je veux dire vous pouvez vous demander, mais alors tout de même, qu'est-ce que vous nous racontez, d'où vient-il ce langage ? Je n'en sais rien. Je ne suis pas forcé de tout savoir moi. Vous n'en savez rien non plus d'ailleurs. Vous n'allez pas imaginer que l'homme a inventé le langage. Vous n'en êtes pas sûr, vous n'avez aucune preuve. Vous n'avez vu aucun animal humain devenir devant vous homosapiens comme ça – quand il est homosapiens, il l'a déjà le langage. Quand on a voulu s'intéresser à ce qu'il en est de la linguistique – un Monsieur Helmholtz en particulier – on s'est interdit de poser la question des origines. C'était une décision sage ; ça ne veut pas dire que c'est une interdiction qu'il faudra toujours maintenir, mais il est sage de ne pas trop fabuler et on fabule toujours au niveau des origines. Cela n'empêche pas qu'il se fait tout un tas d'ouvrages méritoires dont nous pouvons tirer des aperçus tout à fait amusants. Rousseau a écrit là-dessus. Il y a même certains de mes chers nouveaux amis de la génération de l'École Normale qui veulent bien me prêter l'oreille de temps en temps qui ont édité un certain essai sur l'origine du langage chez Jean-Jacques Rousseau, c'est très amusant, je vous le conseille.

Mais enfin, sur tout ce qui touche à la psychologie, il faut faire attention. À partir du moment où vous avez cette idée là, cette espèce de dissociation que j'ai essayé de vous faire sentir ce soir devant vous, vous pouvez peut-être vous rendre compte ce qu'il y a de futile dans la psychologie de l'enfant d'un Piaget. Parce que croire que si on interroge un enfant à partir d'un appareil logique qui est celui de l'interrogateur qui est lui-même logicien – et même un très bon logicien Monsieur Piaget – alors on n'a pas à s'étonner qu'on le retrouve dans l'être interrogé, c'est-à-dire qu'on s'aperçoive simplement du moment où ça prend ou ça mord chez l'enfant. En déduire que c'est le développement de l'enfant qui construit les catégories logiques, c'est une pure et simple pétition de principe. Vous l'interrogez dans le registre de la logique et il vous répond dans le registre de la logique. Il est bien clair qu'il ne sera pas à tous les niveaux entré de la même façon dans le champ du langage, il lui faut du temps ça c'est certain. Il y a un Monsieur qui s'appelait Vigotski qui opérait quelque part du

<sup>(19)</sup>côté de Saint-Petersbourg, qui a même survécu quelques années aux épreuves révolutionnaires mais enfin il était un tout petit peu comme ça tubard alors il s'en est allé sans finir ce qu'il avait à faire. Mais il avait très bien repris Monsieur Piaget là-dessus et pas psychanalyste du tout, il s'était quand même aperçu de ceci que – chose curieuse – l'entrée de l'enfant dans l'appareil de la logique ne devait pas être conçu comme un fait de développement intérieur psychique, mais qu'il fallait la considérer au contraire comme quelque chose de semblable à sa manière d'apprendre à jouer si l'on peut dire.

Il constate que la notion de concept, ce qui répond à un concept, c'est quelque chose dans quoi l'enfant n'entre pas avant la puberté par exemple, pourquoi ça hein ?

La puberté, ça paraît dire une autre catégorie que celle d'une idée farfelue de la façon dont se mettent à fonctionner les circonvolutions cérébrales. Il avait très bien aperçu ça dans l'expérience.

Tout ça pour vous dire qu'en fin de compte tout de même je ne peux pas ne pas avancer ici quoiqu'on m'ait dit... ils exagèrent, moi, je trouve que vous m'écoutez très bien, vous êtes gentils plus que gentils parce que quand on est gentil, ça ne suffit pas pour faire qu'on écoute si bien, alors je ne vois pas pourquoi je ne vous dirais pas des choses un petit peu plus difficiles.

Pourquoi ai-je introduit comme quelque chose de distinct de ce qui est du psychisme – la fonction du sujet ? Évidemment, je ne peux pas vous faire vraiment une théorie. Je veux vous montrer comment ça s'attache avec le « sujet » dans sa fonction dans le langage, à savoir une fonction double.

Il y a le sujet qui est le sujet de l'énoncé. Il n'est pas toujours le sujet de l'énoncé, tous les énoncés ne contiennent pas « je » ; je ne veux pas toujours dire « celui qui parle » même quand il n'y a pas de « je ». Il y a un sujet d'énonciation quand vous dites « il pleut », il y a aussi un sujet même s'il n'est plus saisissable dans la phrase. Tout ça permet de représenter bien des choses. Le sujet de l'énoncé évidemment c'est assez facile de le repérer. Cette désignation « je » ça veut dire celui qui est en train de parler actuellement au moment où « je » dis « je ».

Le sujet qui nous intéresse, sujet non pas en tant qu'il fait le discours, mais qu'il est fait par le discours et même fait comme un rat, c'est le sujet de l'énonciation. Et c'est cela qui me permet d'avancer une formule que je vous donne comme une des plus primordiales – tout ce que je pense faire ce soir, c'est d'essayer de vous intéresser un peu – une définition de ce qu'on appelle élément dans le langage – on a toujours appelé ça l'élément, même en grec, qui est ce que les stoïciens ont appelé « le signifiant ». J'énonce que ce qui le distingue du signe c'est que « le signifiant c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant », pas pour un autre sujet.

Je ne pense pas faire plus que de vous taper ça dans la main et de vous dire essayer de le faire fonctionner et puis d'ailleurs vous pouvez quand même par ci, par là, avoir quelques indications. J'ai des élèves qui de temps en temps montrent comment ça fonctionne. L'important <sup>(20)</sup>n'est-ce pas, c'est que ça nécessite l'admission formelle, peu importe de savoir où ça crèche, c'est une admission formelle topologique d'un certain tableau, si vous voulez d'un tableau que nous appellerons le tableau A. On l'appelle encore l'Autre quelque fois, dans le voisinage, quand on sait ce que je raconte, l'Autre avec un grand A lui aussi et qui est à définir pour que ça fonctionne pour qu'on puisse se repérer quant au fonctionnement de ce sujet comme le lieu de la parole. Je veux dire non pas là où la parole

s'émet, mais là où elle prend sa valeur de parole, c'est-à-dire où elle inaugure la dimension de la vérité. C'est absolument indispensable pour faire fonctionner ce dont il s'agit. On s'aperçoit alors vite que ça ne peut pas aller tout seul pour toutes sortes de raisons. La principale en est qu'il arrive que cet Autre dont je vous parle, soit représenté par un vivant réel auquel vous avez par exemple des choses à demander, mais ce n'est pas forcé. Il suffit que ce soit celui à qui vous disiez quelque chose comme « plut au ciel que n'importe quoi » et que vous employiez l'optatif ou même aussi le subjonctif. Eh bien, ce lien de vérité prend une toute autre portée parce que déjà le seul énoncé que je viens de vous dire vous le fait sentir. Nous nous introduisons dans cette référence à la vérité tout à fait spéciale qui est celle du désir. Cette logique du désir, celle qui n'est pas à l'indicatif, elle n'a jamais été poussée très loin. On a commencé des choses qui s'appelaient logiques modales, on n'a jamais poussé les choses très loin, sans doute pour ne pas s'être aperçu de la nécessité du tableau A, à savoir que le registre du désir est à constituer au niveau de ce tableau, en d'autres termes, que la référence du désir est toujours ce qui s'inscrit comme désir, en tant que conséquence de l'articulation langagière au niveau de l'Autre. Au désir de l'homme, comme j'ai dit un jour où il fallait que je me fasse entendre, parce que pourquoi n'aurai-je pas dit « homme », mais enfin, ce n'est pas vraiment le bon mot, que le désir si vous voulez tout court est toujours le désir de l'Autre. Ceci veut dire qu'en somme, nous en sommes toujours à demander à l'Autre son désir. C'est tout à fait maniable, ce n'est pas incompréhensible, ce que je suis en train de vous dire. Quand vous sortirez d'ici, vous vous apercevrez tout de suite que c'est vrai, que simplement il suffit d'y penser, de le formuler comme ça. Et puis, c'est des formules tout à fait pratiques, vous savez, parce qu'on peut les renverser.

Un certain sujet, dont le désir est que l'Autre lui demande – c'est simple ça, on renverse, on bascule – eh bien, vous avez la définition du névrosé, voyez comme ça peut être pratique quand même pour se diriger. Seulement évidemment il faut regarder ça de très près. Ça ne se fait pas en un jour. Vous pouvez d'ailleurs aller plus loin et vous apercevoir du même coup pourquoi le religieux a pu être comparé au névrosé. Il n'est pas du tout névrosé le religieux, il est le religieux, mais ça ressemble parce que lui aussi est en train de combiner des trucs autour de ce qui est bien le désir de l'Autre, seulement comme c'est un autre qui n'existe pas puisque c'est Dieu, il faut se donner une preuve. Alors, on feint qu'il demande quelque chose, par exemple des victimes. C'est pour ça que ça vient se confondre tout doucement à l'attitude du névrosé en particulier pour ce qui est de l'obsessionnel. Ça ressemble énormément à toutes les techniques des cérémonies victimatoires. Enfin, c'est pour vous dire que c'est des choses tout à fait maniables et qui non seulement ne vont pas à l'encontre de ce qu'a dit Freud, mais même le rendent tout à fait lisible.

Je veux dire que ça sort de la lecture même de Freud si <sup>(21)</sup> simplement on veut bien ne pas le lire à travers la coupe parfaitement opaque dont se servent d'ordinaire les psychanalystes, tout ça pour leur tranquillité personnelle parce que bien entendu vous voyez qu'il suffit de pousser un tout petit peu le jeu pour s'apercevoir qu'on entre dans des terrains très scabreux et puis qui renouvellent un peu la matière.

Ce n'est pas parce qu'on s'aperçoit d'un lien entre le névrosé et le religieux qu'il faut faire une collusion qui serait un peu rapide en les accolant ensemble. Il faut tout de même voir qu'il y a une nuance : savoir pourquoi c'est vrai, jusqu'où c'est vrai, pourquoi ça ne l'est pas tout à fait. Ça ne veut pas dire qu'on va contre Freud, ça veut dire justement qu'on s'en sert, qu'on s'aperçoit pourquoi ça avait une portée ce qu'il racontait de si opaque. De si opaque parce que le pauvre il était là comme il disait comme un archéologue, il faisait des trous, des tranchées et puis il récoltait des objets. Peut-être même qu'il ne savait pas très bien ce qu'il fallait faire à savoir laisser les choses in situ ou emporter tout de suite ça sur

son étagère. Ça permet de voir ce qu'il y a effectivement de véridique dans cette recherche de la vérité d'un nouveau style, celle qui a commencé avec Freud. Alors par conséquent, cette référence au désir de l'Autre surtout si vous avez obtenu – bien sûr il a fallu prendre le temps pour ça – une construction tout à fait correcte du désir en fonction du langage, vous l'avez rattachée à ce qui est sa base linguistique fondamentale qui s'appelle la métonymie. Vous avancez alors de façon beaucoup plus rigoureuse dans le champ à explorer qui est le champ de la psychanalyse. Vous pouvez même très bien vous apercevoir du véritable nerf de quelque chose qui reste si opaque, si obtus, si obstrue dans la théorie psychanalytique, c'est que si évidemment c'est dans le champ de l'Autre que se constitue le désir, que si « le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre », il arrive qu'il faille bien que son désir à l'homme soit le sien propre. Eh bien, comme vous vous êtes exercé à quelque chose auparavant, vous êtes en état de voir les choses d'une façon moins précipitée comme on le fait d'abord, moins acharnée à tout de suite en trouver des raisons anecdotiques. Quand le désir de l'homme, il faut bien qu'il s'extrait du champ de l'Autre et que ce soit le mien eh bien il arrive quelque chose de très drôle, il s'aperçoit qu'en tant que c'est à lui maintenant de désirer eh bien il est châtré, le complexe de castration c'est ça. Ça veut dire que quelque chose se produit nécessairement dans la signifiante qui est cette sorte de perte qui nécessite que quand l'homme entre dans le champ de son propre désir en tant que désir sexuel il ne peut le faire que par le médium de cette sorte de symbole qui représente la perte d'un organe en tant que dans l'occasion il prend fonction signifiante, fonction de l'objet perdu.

Si vous voulez quand même que je dise quelque chose pour vous calmer parce que bien sûr vous allez dire que là j'avance quelque chose qui n'est pas plus transparent pour ça, mais moi je ne cherche pas la transparence, je cherche d'abord à coller à ce que nous trouvons dans notre expérience et quand ce n'est pas transparent et bien tant pis.

Il faut bien l'admettre d'abord. Seulement évidemment, on n'est pas habitué. Ça gêne alors pour la reconquérir de quelque façon, pour la rattraper cette transparence on invente toutes sortes d'histoires à dormir debout compris les menaces des parents qui seraient les responsables en cette occasion comme s'il suffisait que les parents disent quelque chose comme cela pour qu'une structure aussi fondamentale, aussi générale que le complexe de castration en résulte.

<sup>(22)</sup>Cela va au point d'ailleurs que la femme s'en invente un de phallus, qui s'appelle phallus revendiqué, phallus du pénis... uniquement pour ça, pour se considérer comme châtrée, ce qu'elle n'est justement pas la pauvre au moins quant à ce qui est de cet organe puisqu'elle ne l'a pas du tout. Qu'elle ne nous raconte pas qu'elle en a un petit bout, ça ne sert à rien.

Alors je vais quand même vous dire quelque chose qui va vous rendre ça un peu plus compréhensible. C'est peut être tout simplement parce que ce désir quand c'est bien du sien qu'il s'agit, il ne peut pas être eu, être quelque chose qu'on a comme après tout un organe maniable. Il ne peut pas être à la fois l'être et l'avoir. Alors ce quelque chose qui est en fonction au niveau du désir, c'est peut-être ça justement à quoi sert l'organe, il est l'objet perdu parce qu'il vient là à la place du sujet comme désir, enfin c'est une suggestion. Là-dessus, ramenez la paix dans votre esprit et surtout tempérez ce qui peut paraître là une sorte de hardiesse alors qu'il s'agit simplement d'essayer de formaliser correctement ce qui est tout simplement l'expérience que nous avons à contrôler tous les jours.

Nous avons des élèves qui viennent nous raconter des histoires de leurs patients qui s'aperçoivent qu'après tout avec le langage de Lacan on entend non seulement aussi bien

les malades qu'avec le langage qui est répandu et diffusé par les instituts autrement constitués et même qu'on l'entend mieux. Quelquefois il arrive que les patients disent des choses vraiment astucieuses, c'est le discours de Lacan lui-même qu'ils disent seulement si on n'avait pas entendu Lacan avant on n'aurait même pas écouté le malade et on aurait entendu dire c'est encore de ces types de malades mentaux qui débloquent ; bon, alors passons à la fin.

La fin de mon enseignement. Si j'ai employé le mot de fin, ce n'est pas que nous allons faire ici du drame. Il ne s'agit pas du jour où ça fera « couic », non, la fin c'est le « télos », pourquoi c'est fait. La fin de mon enseignement, eh bien ce serait de faire des psychanalystes à la hauteur de cette fonction qui s'appelle le sujet parce qu'il s'avère bien qu'il n'y a qu'à partir de là, de ce point de vue qu'on voit bien ce dont il s'agit dans la psychanalyse. Ça peut vous paraître pas tellement clair, ça des psychanalystes qui soient à la hauteur du sujet – c'est vrai.

Je vais essayer de vous amorcer ce qu'on peut en déduire dans la théorie de la psychanalyse didactique. Ce serait déjà une pas mauvaise préparation qu'ils fassent déjà comme ça un peu de mathématiques où le sujet est là fluide et pur accroché, coincé nulle part, ça les aiderait, ils s'apercevraient justement qu'il y a certains cas où ça ne circule plus parce que justement le sujet comme l'Autre vous l'avez vu tout à l'heure, l'Autre là paraît scindé du lieu de la vérité d'une part et du désir de l'Autre d'autre part. Pour le sujet, c'est pareil. Un sujet d'après le langage c'est celui que l'on arrive à purifier si élégamment dans la logique mathématique seulement il reste toujours quelque chose à citer qui est « d'avant ». Fabriqué par un certain nombre d'articulations qui se sont produites et d'où il est tombé comme un fruit mûr de la chaîne <sup>(23)</sup>signifiante, le sujet déjà quand il vient au monde, il tombe d'une chaîne signifiante, peut être compliquée, en tout cas élaborée, et c'est elle très précisément à laquelle est sous-jacente ce que l'on appelle le désir des parents qu'on peut difficilement ne pas faire rentrer en ligne de compte dans le fait de sa naissance même quand ce désir était justement qu'il ne naisse pas et surtout dans ce cas-là. Enfin il y aurait un minimum c'est que les psychanalystes s'aperçoivent de ce qu'ils vont ◊◊◊◊ ; ils sont poètes, c'est ce qu'il y a de drôle, c'est même très drôle. Je vais prendre le premier exemple venu.

Je me sers comme ça un petit peu des notes que j'ai prises dans le train en pensant à vous, naturellement j'en rajoute, j'en retire. Il n'y avait pas que mon papier dans le train, il y avait aussi un *France-Soir* qui traînait alors je regarde ça. Claudine, vous savez la jolie française, je ne sais pas si on l'a étranglée ou poignardée, en tout cas il y a un américain qui a foutu le camp en vitesse et qui est actuellement dans une maison de santé, grand bien lui fasse. Réfléchissons, il est dans une maison de santé, il y a un psychanalyste qui va le voir, enfin ça peut arriver parce qu'il est d'une très bonne société. Bon, alors qu'est-ce qu'on va trouver ? On va trouver qu'il y avait le L.S.D. parce qu'il paraît qu'il en était bourré-bourratif au moment où ça s'est passé.

Il y a le L.S.D., mais enfin quand même, le L.S.D. ne doit pas complètement chahuter les chaînes signifiantes, enfin, espérons le en tout cas pour que nous trouvions quelque chose qui soit recevable. On va trouver cette impulsion meurtrière comme on dira et que c'est une chose qui s'articule parfaitement avec un certain nombre de chaînes signifiantes qui ont été tout à fait décisives à tel ou tel moment de son passé. Mais dites donc, c'est le psychanalyste qui dit ça, parce qu'après tout pour quoi est-ce qu'on ne dirait pas tout simplement, il a bousillé la fille et puis c'est tout quoi. C'est aussi vrai que de s'apercevoir qu'il y a à cela des causes quelque part au niveau de la chaîne signifiante. Le psychanalyste dit ça hein, mais le plus fort c'est qu'on le croit. Je vous demande bien pardon, on le croit.



Si on ne le croit pas, on est mal vu, on n'est pas à la page. Il faudrait savoir ce que ça signifie justement qu'on le croie. En tout cas, lui, ça devrait l'inciter à une certaine critique par exemple dans ce qui est tout à fait analogue. Car je n'anticipe pas bien entendu sur la bienveillance des juges anglais. C'est que quand il s'agit du transfert par exemple, c'est le psychanalyste qui dit que le transfert ça reflète quelque chose qui était dans le passé, c'est lui qui le dit. La règle du jeu, c'est de le croire, mais après tout pourquoi ?

Pourquoi aussi, ce qui se passe actuellement dans le transfert ça n'aurait pas sa valeur propre ? Il faudrait peut-être trouver un autre mode de référence pour justifier cette préférence donnée au point de vue du psychanalyste sur le sujet des faits et de ce qui se passe.

Vous savez, ce n'est pas moi qui ait inventé ça. Il y a un psychanalyste américain – ils ne sont pas tous idiots – qui vient exactement de faire ces remarques dans un numéro relativement récent du *Journal Officiel de la Psychanalyse*.

Un petit exemple parce que je veux terminer sur des choses comme on dit comme ça vivantes. Un patient – je vous passe à la suite de <sup>(24)</sup>quoi il vient sortir un truc pareil – il dit « si j'avais su, j'aurais pissé au lit plus de deux fois par semaine ». C'était à la suite de toute une série de considérations sur des privations diverses et après qu'il fut allégé comme ça d'un certain nombre de dettes dont il se sentait chargé, il se trouvait bien à l'aise et il émettait assez étrangement ce regret de ne pas avoir fait ça plus souvent alors voyez-vous là je suis tout à fait frappé d'une chose, c'est que le psychanalyste ne se rende pas compte de la position décisive qu'il a en articulant « nachträglich » comme s'exprime Freud un « après coup » qui fonde la vérité de ce qui a précédé. Comme il ne le sait pas vraiment ce qu'il fait parce que inutile de vous dire que l'après-coup, hein, l'après-coup que vous pouvez trouver dans les premières pages d'un certain vocabulaire qui est sorti il n'y a pas très longtemps, l'après-coup, personne ne l'aurait jamais mis dans un vocabulaire freudien encore que ce « nachträglich » y soit à toutes les pages de Freud, personne ne l'aurait jamais mis si moi je ne l'avais pas sorti dans mon enseignement parce que personne avant moi n'avait jamais remarqué la portée de « nachträglich » qui est pourtant très important à détacher parce que dans ce cas-là aucun psychanalyste ne se fait la réflexion, je veux dire que jamais n'a été même écrit ceci qui est pourtant dans la droite ligne de ce qu'il fait comme psychanalyse à savoir que du seul fait que vous savez écouter quand on vous dit : « Dieu du ciel, pourquoi ne pisse-je pas au lit plus de deux fois par semaine », ça veut dire que dans son énurésie le fait de ne pisser que deux fois par semaine est aussi à considérer et que de ceci aussi il faut rendre compte, à savoir de ce chiffre deux introduit en corrélation avec le symptôme énurétique. Peut-être que si on savait comme ça utiliser ce qui n'est que la simple conséquence de la cohérence de la pensée avec elle-même...

Quand la pensée n'est pas trop empirique, elle ne consiste pas à « bailler aux corneilles » et à attendre que les inspirations vous viennent devant des faits dont d'ailleurs comment même dire que nous serions en présence de purs et simples faits dans une situation aussi articulée, aussi interventionniste, aussi artificielle qu'est la psychanalyse. Ce n'est pas parce que le psychanalyste ne bouge pas et les trois quarts du temps les quatre vingt dix neuf centièmes du temps la boucle qu'il faut considérer que c'est une expérience d'observation ; c'est une expérience où le psychanalyste est dans le coup et d'ailleurs il n'y a aucun psychanalyste pour même oser tenter de le nier seulement il faut savoir ce qui se fait et moins là que partout ailleurs, méconnaître le vrai ressort d'une structure scientifique, c'est sa logique et non pas sa face empirique.

À partir de ce moment-là, on pourra peut-être commencer à voir quelque chose. Et, peut-être, que le psychanalyste sera d'autant plus fortement appuyé dans son assiette qu'il pourra n'être pas simplement un psychiatre parce que figurez-vous que ce fameux petit « d » de « A », ce désir de l'Autre nous n'avons aucune raison de le limiter uniquement au champ de la pratique psychanalytique. On pourrait peut-être s'apercevoir que s'il n'y a pas de conscience collective, la fonction du désir de l'Autre est tout à fait essentielle à considérer et spécialement de notre temps quant à l'organisation des sociétés. Conséquence qui résulte de l'institution que l'on appelle communément le communisme, un désir de l'Autre fondé sur une justice au sens distributif du terme. C'est quelque chose dont on pourrait peut-être apercevoir plus d'une corrélation, celle avec le sujet de la science d'un côté, celle avec d'un autre côté ce qu'il en résulte au niveau du rapport à la vérité. Est-ce qu'il ne serait <sup>(25)</sup>peut-être pas curieux enfin d'essayer de voir la corrélation qu'il y a entre une certaine instauration du désir de l'Autre comme tel au sommet d'un régime et le fait que pendant un temps considérable il est de règle de tenir mordicus pour un certain nombre, un nombre considérable, un nombre toujours plus étendu de purs et simples mensonges. Ne croyez pas, hein, que je sois en train pour l'instant de tenir des propos « anti-coco ». C'est pas de ça du tout dont il s'agit parce que je vais vous poser une autre énigme à savoir l'autre côté où le désir de l'Autre est fondé sur ce qu'on appelle la liberté, c'est-à-dire l'injustice est-ce que vous croyez que ça vaut mieux le résultat dans ce pays où l'on peut tout dire, même la vérité, mais où quoiqu'on dise, ça n'a en aucun cas aucune espèce de conséquences ?

Je voulais simplement terminer là-dessus pour vous dire peut-être qu'il viendra un temps où l'on s'apercevra qu'être psychanalyste ça peut être une place dans la société qui sera tenue, je l'espère, j'en suis sûr, si elle est jamais tenue au présent par les psychanalystes embardés dans leur petite boutique à malice.

Parce que, évidemment, c'est peut-être une mode, une mode d'abord scientifique concernant les choses qui se rapportent au sujet. Elle va cependant devenir de plus en plus utile à préserver au milieu de ce mouvement toujours accéléré dans lequel notre monde entre.

H. MALDINEY. – Comment discuter votre discours ? Il faudrait le faire pour une pluralité de points, s'insinuer aux articulations... On ne peut pas le faire pour tout. Je vous poserai une simple question sur la distinction de vos deux sujets. Il semble que vous simplifiez abusivement le premier, celui justement qui n'a pas de sens lexical, celui qui n'est déterminé que par l'acte de prendre la parole, celui qui n'est pas simplement déterminé par l'ensemble des possibles sémantèmes du mot – qui du reste ne sont jamais purs – ni par l'ensemble des morphèmes, mais par le possible d'une situation.

Il me semble qu'à le négliger vous vous montrez ici en opposition avec Heidegger que vous citez tout à l'heure car l'□\_||<sup>1</sup> de Heidegger est fondamentalement présence et articulation avant d'être structure morphologique, avant d'être sens. Elle est originairement souveraine dans le concret et hors du comprendre, dans la situation elle-même : aussi bien ce « je » qui prend la parole et ce « tu », cette altérité dont il a besoin, qui lui est nécessaire car si tout est clair il n'y a plus rien. Je veux dire que s'il n'y a pas cette résistance de l'autre il ne peut pas s'y retrouver lui-même. Or ce « je » qui est ainsi institué échappe à la législation du langage sauf dans une logique de la prédication et je trouve qu'avec la logique de votre exposé, en définissant le sujet de l'énoncé, vous entrez dans un système de prédication. Or ce n'est tout de même qu'une forme de logique, la logique de la prédication, et c'est sûrement une logique de l'objet plus qu'une logique du rapport sujet-objet.

Précisément cette objectivation qui est présente dans cette logique me paraît tout à fait contraire à la notion même d'insight !

Car elle n'est que le deuxième temps d'une singularisation de cette fonction beaucoup plus fondamentale qui est celle d'être au monde. Or être au sein même de cette logique et être au monde ce

<sup>1</sup>. Dans question II, Martin Heidegger précise p. 191 : □\_|| peut être traduit par « pouvoir originaire » (et non « l'archaïque »).

n'est pas tout à fait la même chose : vous risquez de rester à l'intérieur du champ de « l'acquis » pour parler comme Husserl.

Et le rapport à la chose, l'articulation des choses elle-même, perpétuellement présente chez Heidegger, je ne vois pas bien quelle présence elle peut avoir si le langage devient véritablement le signe, je dirai, la forme même de l'absolu, au-delà du principe de réalité, ce qui est contraire à la « Verneinung<sup>2</sup> » de Freud dont vous avez fait...

LACAN – Je n'ai pas parlé aujourd'hui le moins du monde de la « Verneinung ».

MALDINEY – Non, et pourtant si, étant donné que le refoulement n'est pas levé par le sens intellectuel de la représentation et que c'est le sens qu'on obtient par le langage. Il me semble que le langage lui-même n'est pas contemporain, ne naît pas simplement avec le temps. En général le langage fait l'économie du temps, le sens au fond est réversible, or c'est dans le présent seul que vous pouvez récupérer ce quelque chose qui n'est pas simplement dans le sens...

LACAN – Je vous en supplie n'en jetez plus. Je ne me suis pas réclamé de Heidegger pour autant que je me suis permis de le citer pour trouver une formule frappante. À supposer que certaines personnes de mon auditoire aient même pensé à ce rapport, j'ai tout de suite dit : je prends cette formule, ce qu'Heidegger en fait est une autre question mais ce que j'en fais ici voilà. D'autre part je vois mal pour répondre à ce qui me semble l'essentiel de ce que vous m'avez dit, je vois mal pourquoi vous dites que je sacrifie ce sujet de l'articulation, de l'□\_□ de la situation, du sujet en tant qu'il parle, qu'il entend, en tant qu'il entre dans la situation présente, en tant qu'il est l'être au monde, comme vous dites, puisque c'est précisément pour ça que je parle de division du sujet.

Je dis – c'est toute la portée même de ce que j'instaure – que le sujet, tout en étant le sujet, il se trouve qu'il ne fonctionne que comme divisé – je dois même vous dire que cette division du sujet<sup>(27)</sup> je lui consacre, je la dénonce, je la démontre par de toutes autres voies bien sûr que celle dont – réduite – je me suis servi ici et qui d'ailleurs ne répondait pas absolument de la division elle-même. Car il aurait fallu que je fasse quelque chose dont je me suis complètement interdit même d'apporter ce soir la référence, car il ne faut pas penser que j'ai parlé de ce que, si vous me permettez, j'appellerai pour aller vite non seulement mon enseignement mais ma doctrine et de ce qui en résulte, ça je n'ai point pu le faire.

Dans cette division il y a un élément causal qui est ce que j'appelle l'objet petit « a<sup>3</sup> » – y a ceux qui ont déjà entendu ça et y a ceux qui ne l'ont pas entendu – ceux qui ne l'ont pas entendu ça peut leur paraître une bizarrerie surtout que je n'ai vraiment pas le temps même d'évoquer de quel ordre<sup>4</sup> ça peut être, que ça a un rapport le plus étroit avec la structure du désir. En tout cas cet objet petit « a » est à la même place où se révèle cette singulière absence phallique, à la racine de ce que j'ai voulu ici mettre au centre, parce que c'est le centre de l'expérience analytique, de ce que j'ai appelé comme tout le monde la castration.

Alors pour dire que ce sujet était divisé j'ai simplement indiqué ses deux positions par rapport à la fonction du langage. À savoir que notre sujet tel qu'il est peut revendiquer la primauté, c'est le sujet qui parle si vous voulez, mais qu'il ne sera jamais possible de le tenir pour purement et simplement initiateur, libre de son discours pour autant qu'en étant divisé il est lié à cet autre sujet qui est celui de l'inconscient et qui se trouve être dépendant d'une structure langagière. La découverte de l'inconscient c'est cela. Ou ceci est vrai ou ceci n'est pas vrai mais si c'est vrai c'est ce qui interdit, même à Monsieur Heidegger de parler toujours d'une certaine même façon de ce qu'il en est du sujet. D'ailleurs laissez-moi vous

2. *Verneinung* : dénégation.

3. « La fin de notre enseignement, pour autant qu'il poursuit ce qui se peut dire et s'énoncer du discours analytique, est de dissocier le a et le A en réduisant le premier à ce qui est de l'imaginaire, et l'autre à ce qui est du symbolique » écrit J. Lacan dans le Livre XX Le Séminaire *Encore*, p. 77, Éd. Le Seuil.

4. Jacques Lacan fait ici allusion à ce qu'il appelle l'ordre du Symbolique.

dire que si nous entrons dans une controverse heideggerienne je me permettrai d'avancer ici que pour Heidegger l'emploi qu'il fait du terme de sujet est loin d'être homogène.

MALDINEY – Il ne l'emploie presque jamais.

LACAN – Exactement. Moi je l'emploie...

MALDINEY – Avec vos raisons.

LACAN – Avec mes raisons, celles que je suis en train d'essayer de vous articuler. Vous m'avez fait dans la ligne de cela un certain nombre d'objections en faisant intervenir quelques registres de la doctrine freudienne, le refoulement, la *Verneinung* et bien d'autres choses.

Il est bien évident que tout ça a joué son rôle, est passé au crible de ma réflexion, de ma réflexion, au cours des 17 ans, je m'excuse, depuis que dure ce que je suis venu ici présenter – non pas présenter mais évoquer – dans trois références que j'ai appelées successivement place, origine et fin de mon enseignement. Ces objections que vous pouvez élever sont des objections d'une certaine perspective gardant bien sûr toute leur présence. Mais ça nécessiterait sûrement un beaucoup plus long dialogue que nous ne pouvons le faire ici pour que je puisse au moins vous démontrer que je n'ignore rien de ce que vous entendez là préserver.

MALDINEY – Je ne nie pas ce que vous dites de l'inconscient. De même que vous en faites un langage, Husserl en fait des « inactualités ». Et par conséquent à ce moment-là on ne peut avoir, non pas un dialogue, mais disons seulement un double monologue entre l'articulé...

LACAN – Ça n'est pas spécifique de ce qui se passe entre philosophes, entre mari et femme c'est pareil.